

LA CENDRE ET LES ÉTOILES
Chronique d'une révolution sociale

Cédric Rampeau

LA CENDRE ET LES ÉTOILES
Chronique d'une révolution sociale

roman

Le Flibustier

© Le Flibustier, 2011
<http://editionsleflibustier.free.fr>
52, rue du commandant Mages 13001 Marseille
Couverture : Vincent Verdeille (vincent.pao@gmail.com)
Relecture et conseils avisés : Florence Lê

Lundi 13 février 2012, 7 h 30
Station Massy-Palaiseau, RER B direction Paris
2^e voiture de tête

À Massy-Palaiseau on voit tous les matins une masse noire de gens qui attendent le RER pour aller travailler à Paris et sa proche banlieue. C'est la première grande station sur la ligne B, celle où il faut se battre pour accéder aux bonnes places, mais il reste encore, en général, quelques places assises quand il démarre en direction de Paris. Sans même jeter un regard vers les places restées libres, un grand noir aux tempes argentées se dirige vers le sas de séparation des rames et y plante sa valise pour s'asseoir dessus. Elle est un peu plus basse que les sièges, c'est pourquoi il donne l'impression d'être assis sur un strapontin.

Il s'est dirigé là sans la moindre hésitation, comme qui rejoint sa place habituelle. Sa valise est ornée de multiples affichettes, des écussons issus de pays lointains, comme en avaient autrefois les hippies et les routards. Lorsqu'il commence à parler tout seul, à voix haute, tout en fixant ses chaussures, ses voisins ont des regards en biais, furtifs, et échangent des sourires entendus.

« Elle me tue ma voisine. Je lui demande comment ça va et elle me répond :

— Comme un lundi...

J'ai l'impression de parler à un canari : "Le dimanche c'est le jour où on nettoie ma cage, le jour d'après, eh bien c'est le lundi..."

— En fait il y a du nouveau, elle me dit comme ça :
mon fils est en train de verser dans la délinquance !

Je lui fais :

— Ah bon ? Il commence une carrière de banquier ? »

Certains pouffent de rire, il est en passe de se constituer un public bienveillant mais fait semblant de ne pas le remarquer.

« C'est vrai, il y a la délinquance élégante et puis l'autre, grossière, visible, celle des pauvres. Les petits mecs des banlieues ils sont capables de t'esquinter la gueule pour récupérer que dalle, un ticket de métro ou un paquet de cigarillos ! Tandis qu'avec la mondialisation, les banquiers, les patrons, les dirigeants, ils font leur marché : "Tu veux bosser ? T'es encore exploitable ? T'as l'air bien fourbu, mon vieux. Fais-moi la danse du ventre, voir ? Oui, ben ça ne me fait pas bander ! Tu sais qu'il y a des peuples exotiques qui font beaucoup mieux que ça, et pour pas cher ?" Et à ces peuples "exotiques" ils disent : "Tu bosses pour un bol de riz, c'est bien. Quoi ? Tu veux en plus des syndicats libres, la démocratie, une couverture sociale, tu te crois où, là ? Mais c'est de la merde tout ça ! Regarde l'Europe, ils ont tout ça là-bas mais ça ne leur donne pas de boulot, ils t'envient ! Ils aimeraient bien être à ta place !" »

Tu vois la différence ? Ça c'est la délinquance élégante, bordel !

Jusqu'ici tout allait bien pour moi ; j'étais comme vous, ponctuel, discipliné, accommodant ; les désastres de la planète, le sacrifice du tiers-monde, ça m'embêtait bien un peu mais bon, ça a toujours été comme ça. Le monde marche depuis longtemps sur la tête mais tant que ce n'était pas sur la mienne... Les grands dirigeants se goin-

frent de plus en plus mais je ne pensais pas qu'un jour ça aurait quelque chose à voir avec moi. Golden parachutes, stock-options, bonus, golden hello... ouais, bon, on a bien fini par s'y faire, on peut blaguer avec ça...

Et puis vlan ! Compression de personnel ! Putain ! la crise m'a surpris en pantoufles en train de regarder la télé ! Me voilà licencié ! Jeté à la porte comme un Kleenex !

D'un seul coup je suis de ceux qui paieront les violons du bal sans jamais avoir été invité à la fête ! Et ça va durer combien de temps cette plaisanterie ?

Ils nous disent : "Personne n'est capable de prédire la durée, la profondeur, la magnitude de la crise. Il est évident que tout dépendra de la rapidité avec laquelle nous en sortirons." Évident ? Pas si sûr, car si nous sortons de la crise demain ce sera pour nous retrouver face au même bordel qu'avant, avec envolée du pétrole et compagnie.

Et si ça empirait ? C'est que la crise est mondiale ! Tous les pays du monde sont touchés. Comment remettre en route cette énorme machine ? C'est que ça va pas être facile ! Je vois ça comme une immense usine : il faut procéder unité par unité, la première à redémarrer étant la plus autonome, la dernière celle qui a besoin de toutes les autres pour fonctionner. Qui s'en sortira en premier ? Moi je parierais sur la Chine et sur les États-Unis parce qu'ils ont de grands espaces, une immense population, des richesses intérieures qui leur permettraient, pendant un certain temps, de vivre en attendant de voir venir, au moins jusqu'à ce que la fumée recommence à égayer les cheminées d'usines. Mais bon, on verra bien, pour l'instant tout est bloqué et on attend.

Allez, bonne journée à tous. Bye ! »

Il se leva. Le RER arrivait à Denfert-Rochereau, il en descendit d'un bond et disparut dans la foule.

20 février 2012
Cité des Sciences, Seine-Saint-Denis

Le lieu de rendez-vous est tout proche, dans une rue parallèle à celle qui lui fait face, mais Émilie a quand même préféré faire quelques pas en arrière et partir de l'esplanade de la Cité des Sciences. En fait, elle est juste allée jusqu'à l'imposante porte d'entrée, a jeté un œil à l'intérieur et est repartie. Elle n'était jamais venue auparavant, ce qu'elle voit la rend perplexe et un peu déçue. Ces montagnes de béton n'ont jamais prétendu être belles et ne sont là que pour symboliser de manière grandiloquente l'appropriation du progrès par les masses, mais pourquoi écraser à ce point le regard du visiteur ? « Trop monumental pour se l'approprier, bon pour être visité seulement » se dit Émilie, et elle descend prestement les marches faisant claquer les talons de ses bottes, ce qui a pour effet d'attirer l'attention sur ses jambes longues, fraîches et frémissantes.

Au café, elle s'installe et tâche de deviner comment sera la responsable du groupe d'expression qui doit la rejoindre. Au téléphone elle avait l'air sûre d'elle et expéditive, sûrement une institutrice mais jeune, la voix était jeune.

— Salut, moi c'est Leïla.

C'est la même voix et c'est bien une jeune et jolie femme. Émilie s'en réjouit, le regard de Leïla est chaleureux, enveloppant, sérieux : tout ce qu'elle aime.

— Parlez-moi des élèves, j'ai hâte d'en savoir plus sur eux.

Leïla ne répond pas, elle regarde Émilie en souriant : les bottes qui s'ajustent à la jambe juste en dessous du genou, le short noir, les cheveux courts, bruns, le petit visage un peu pointu qui s'anime, qui semble vouloir exprimer maturité et sérieux et ne réussit à évoquer qu'une grande détermination.

Le serveur intervient d'un air nonchalant, prenant la commande sans les regarder, comme s'il devait leur pardonner une faute évidente pour tous et qu'il consent à ne pas prendre en compte. Émilie a commandé un thé à la menthe. « Elle s'imagine qu'on ne boit que ça ici ? » Leïla est agacée de voir Émilie sourire au serveur, le regarder droit dans les yeux, le remercier quand il lui apporte son thé, comme si elle était n'importe où entre le V^e et le XVI^e arrondissement de Paris. Leïla intervient sèchement :

— Vous nettoierez la table avant qu'on en mette partout sur nos papiers.

Le serveur s'éloignant, elle lève les sourcils tout en fermant les yeux et Émilie comprend le message : « J'aimerais bien faire autrement, mais ici c'est comme ça, et si tu sors de ce schéma ils pensent que tu les aguiches. » Puis elle revient vers Émilie :

— Les élèves, ce sont surtout des femmes et il y a de tout, des mères de famille qui veulent lire tout en poursuivant leur alphabétisation, des élèves du secondaire poussés par leurs parents, des jeunes plus ou moins déscolarisés qui découvrent les joies de la lecture... Mais je ne suis pas à l'aise avec ça, j'ai l'impression que tu fais tache... Tu fais provinciale qui débarque...

— Je suis née à Paris !

— C'est bien ça, tu fais tache par rapport au 9-3. Déjà à Saint-Denis on voit bien que tu n'es pas d'ici, alors dans les cités...

— Je peux m'adapter.

— Non, écoute, pour l'atelier d'écriture nous allons trouver une autre solution. En revanche je pense à autre chose : tu m'as parlé de ton journal d'étudiants...

— Non ! C'est un journal militant ! Enfin... pour l'instant, c'est un projet militant.

— Bon, tu écris sur nous et nous t'aidons en te donnant des infos, en te disant qui tu peux interviewer, et en diffusant ton journal dans les quartiers. Si les gens se reconnaissent dans ce que tu écris ils vont être motivés, les ateliers d'écriture pourront prendre tes textes comme base de travail, tu peux faire un tabac. Si tu colles vraiment au terrain ça peut marcher. Les gens ne lisent pas les journaux dans les cités, ils se contentent de ce que leur raconte la télé ; mais s'ils voient écrit noir sur blanc ce qu'ils pensent et ressentent, alors là oui, je crois que ça peut marcher.

— Quand est-ce qu'on commence ?

— Il faudrait commencer par un reportage sur quelque chose de vivant, d'important, il faut que le premier numéro marque les esprits, tu ne crois pas ?

— Oui, tout à fait.

— ... que les gens se rendent compte que les choses sont vues avec leurs yeux, qu'ils retrouvent des expressions qui sont les leurs, des réflexions qu'ils auraient pu faire... Écoute, je crois qu'il ne faut rien précipiter, j'ai toutes tes coordonnées, je te contacte dès qu'une réelle opportunité se présente, ok ?

— Ça marche.

— Encore une chose : essaie de t'habiller plus sobrement, je sais bien que tu as déjà fait un effort de sobriété mais... mets un imper qui couvre tout ou cache-toi derrière un parapluie ! Ah... et fais-toi accompagner, si possible, par ton copain ou bien...

LA CENDRE ET LES ÉTOILES

— Non, non, je viendrai seule, ça ira, tu verras.

« Ça ira, j'en suis sûre », se dit Leïla en voyant Émilie ranger soigneusement ses notes.

15 mars 2012
Rue Mouffetard, Paris V^e

« Une belle journée de mars comme on n'en a pas en été. » Alex est content. Le rendez-vous est pour seize heures, il a donc près de deux heures d'avance, il va pouvoir déposer les plans chez Kevin puis se balader dans le quartier. Belle journée pour voir les copains et belle journée pour visiter le quartier.

Les copains, ce sont les copains de fac. Ceux que l'on choisit, ceux qui progressivement se substituent à tous les autres. Ceux des AG survoltées, des motions minoritaires, des squats, des concerts de rock alternatif, des manif... Il est le plus vieux de la bande, le seul à avoir terminé ses études d'ingénieur. C'est lui qui a proposé de se constituer en groupe avec blog, devise, références philosophico-littéraires, jusqu'à tout abandonner pour se contenter de jouir de la dérive du monde...

Ah ! la rue des Patriarches ! C'était bien la dernière à gauche en descendant la Mouff' juste avant le confluent avec Les Gobelins. Il se souvient d'y avoir vu un orgue de barbarie un jour de marché. Le gars tournait la manivelle tout en distribuant, de l'autre main, des papiers sur lesquels on pouvait lire les paroles des chansons afin que chacun puisse chanter avec lui. Sympa !

Il y a plein de commerçants grecs, turcs et arabes, tout aussi bobos que les autochtones mais en général plus gais, contents d'être là, ils n'hésitent pas à t'attraper par la manche pour te montrer « la marchandise ».

Ça y est, c'est là. Une maison blanche insolite pour Paris mais qui, ici, fait couleur locale. Son plâtre blanc brille au soleil, renforçant le petit air colonial de l'ensemble. Il va pouvoir déposer ses plans qui l'encombrent et se balader à l'aise. Après l'entrée il faut suivre un couloir à ciel ouvert qui a l'air de contourner les autres habitations ; il a dû être construit juste pour donner une entrée spécifique à l'appart de Kevin. Du coup il faut tourner et retourner jusqu'à se trouver face à une petite porte derrière laquelle Alex aperçoit une lumière. En plein après-midi ! Il sonne. Rien. Il appelle :

— Kevin, c'est moi, Alex.

Rien. Il essaie plusieurs fois mais n'obtient aucune réponse. Kevin a dû sortir en oubliant d'éteindre la lumière.

Alex ressort, se promène un peu, puis décide de prendre un pot dans un bistrot : maintenant qu'il sait qu'il a échoué à se débarrasser de ses plans, le fardeau lui devient insupportable. « J'ai encore le temps de faire une bonne balade, j'y retourne. » Arrivé devant la petite porte qu'il tambourine, il est surpris de ne plus voir de lumière à l'intérieur, pourtant personne ne répond.

— Kevin, fais pas chier, je sais que tu es là, ouvre bordel !

Rien.

Alex est dépité et perplexe, il doit y avoir une embrouille. À moins qu'il ne se soit trompé : est-ce que la lumière était bien allumée tout à l'heure ? Si elle l'était et qu'elle ne l'est plus, c'est bien qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur ! À peine a-t-il fait le tour d'un pâté de maisons qu'il revient sur ses pas, il ne sait plus comment prendre ses cartons pour ne pas avoir les mains cisailées. Le voilà dans le couloir-labyrinthe. Il est obligé de se plaquer contre le mur pour laisser passer une très jolie

femme, une beauté sophistiquée, élégante. Elle sourit un peu en passant sans faire de bruit, juste un petit frôlement comme le vol des chouettes hulottes, paraît-il. Il est stupéfait. Les paroles déjà anciennes de Kevin parlant d'une participante aux garderies collectives lui reviennent à l'esprit : « Elle me fait penser à l'androïde de *Blade Runner* : très belle, lointaine, très sophistiquée, mais tu t'aperçois bientôt que son apparence n'est qu'un habillage. L'essentiel est ailleurs et elle le sait, elle n'est pas comme ces gens qui sont de plus en plus préoccupés par leur look parce qu'ils n'ont plus confiance en eux. Dès qu'elle entre dans une pièce, elle n'a pas besoin de parler, les objets eux-mêmes se mettent à vivre, quand elle sort tout redevient fade. Je pourrais te dire qu'elle est belle, qu'elle est ensorceleuse, qu'elle est intelligente et sensible... mais ce faisant je n'aurais rien dit parce qu'en sa présence tous les critères qui te viennent à l'esprit pour parler des gens te font honte, ils se dissolvent en une bouillie misérable et tu sais seulement que désormais, sans elle, tu n'es rien. »

C'est elle, pas de doute, c'est *Blade Runner* ! Kevin avait commencé par lui dire qu'elle s'appelait Ewa, quelques jours plus tard elle ne s'appelait plus Ewa mais Agnès. C'était d'autant plus déconcertant qu'il avait bien précisé « Ewa avec un double V ». Pourquoi ce changement ? Voulait-il éviter toute identification ? Était-elle mariée ?

Alex frappe à la porte, Kevin ouvre immédiatement, radieux :

— C'est bien que tu sois arrivé en avance, Arnaud et Ibrahim ne vont pas tarder, ils m'ont appelé, ils sont déjà en chemin, on va pouvoir commencer plus tôt et se faire une bouffe dans le quartier. Tu as les plans ? Super ! Je roule le tapis d'abord pour ne pas le tacher, c'est sûr qu'Arnaud va amener ses gros feutres qui bavent.

— J'étais très en avance, je suis déjà passé tout à l'heure...

— Oui, oui je sais.

Kevin reste un moment à regarder Alex d'un regard droit et serein puis, d'un geste bref et décidé, lui indique un siège. Il déroule ensuite les plans, lentement.

On y aperçoit, écrit en grosses lettres : « Issy-les-Moulineaux », les noms des rues sont écrits en bleu, à la main, les distances aussi. Partant de divers points, il y a des flèches avec, au bout, des annotations en rouge, comme les bulles d'une BD.

Vendredi 13 avril 2012, 8 h
Issy-les-Moulineaux

— Alex, réponds !

— Hein ?

Il finit par trouver le téléphone enfoui dans le fatras de couvertures et de vêtements censés le couvrir pendant son sommeil.

— Hein ? Tu dis ? Ils sont là ?

— Bordel je t'avais dit qu'ils viendraient aujourd'hui ! Ils savaient bien qu'on s'imaginerait qu'ils attendraient lundi ! On aurait dû tout préparer hier soir. Vite, la caméra !

Contrairement à son habitude Kevin était nerveux. Ils regardèrent tous deux par la fenêtre. Ils étaient bien là : trois bus d'où émergeaient lentement, casqués, harnachés et bottés de cuir noir, les CRS. Effrayants insectes luisants et difformes aux épaulettes démesurées, aux articulations protégées par un squelette externe protubérant.

— Vas-y Arnaud, on est prêts, vous pouvez commencer à négocier.

En face, une fenêtre-guillotine s'ouvrit péniblement. Quelqu'un essaya de crier quelque chose mais sa voix ne portait pas. Alex reprit son téléphone.

— Arnaud, on ne t'entend pas, prends un mégaphone.

Les CRS étaient maintenant en position et commençaient à attaquer la porte principale au bélier.

— Attendez !

Cette fois c'est au mégaphone qu'on entendit une voix forte, posée.

— Attendez ! Il y a des femmes et des enfants ici, pas la peine de vous énerver. On va vous ouvrir la porte mais laissez-nous quelques minutes pour nous préparer.

Les CRS ne répondirent pas mais cessèrent cependant d'attaquer la porte. Venant de l'intérieur de l'immeuble on entendait des cris, des pleurs, des coups de sifflets stridents. Certains essayaient de déployer une banderole de fenêtre à fenêtre. Bien qu'insuffisamment tendue on pouvait y lire : « Régularisez les squats ! » puis une deuxième banderole quelques fenêtres plus loin : « Négociations des loyers accessibles ! »

— Arnaud, tu m'entends ? C'est bon. Reprends le mégaphone, ils s'impatientent et vont forcer la porte. J'ai prévenu Ibrahim, il est en route. N'oubliez pas de filmer le groupe de personnes qui commence à se former au bout de la rue.

En effet, le quartier s'éveillait. Essentiellement constitué de bureaux, il vivait surtout au rythme des employés. La petite foule de badauds ne grossissait pas mais se renouvelait sans cesse, les gens s'arrêtaient quelques minutes puis laissaient la place à de nouveaux arrivants. Aucun cri, aucune manifestation de solidarité ou d'agressivité. Une fois rendus dans leurs bureaux, beaucoup réapparaissaient aux fenêtres, curieux de suivre la suite des événements. Un deuxième mégaphone apparut à la fenêtre la plus éloignée de l'entrée et donc la plus proche de la foule ; sa voix essayait d'expliquer la situation en insistant sur le caractère pacifique de l'occupation : les squatters avaient scrupuleusement respecté l'intégrité et la propreté des lieux, ils étaient prêts à négocier avec les propriétaires, ils appelaient à mobiliser les pouvoirs locaux pour trouver un logement de substitution, etc.

Les palabres s'éternisant, les CRS finirent par prononcer un ultimatum : plus que deux minutes et ils donneraient l'assaut. Les occupants étaient invités à tout laisser sur place et à sortir en bon ordre.

Quand la porte principale fut ouverte de l'intérieur, on vit apparaître une rangée d'enfants, parfaitement alignés du plus grand au plus petit. Ils avaient les mains sur la tête et patientaient. Les CRS leur intimèrent l'ordre d'avancer, mais visiblement ce n'était pas ce qu'ils attendaient. Impressionnés, certains enfants avancèrent alors que d'autres hésitaient à se rapprocher des hommes aux matraques ; la belle file du début devint un troupeau récalcitrant. C'est alors que l'on vit arriver les mères : femmes africaines les bras encombrés de lourds balluchons, poussant des cris à l'adresse des enfants pour récupérer chacune sa progéniture, enjoignant à l'un de se charger d'un colis, à l'autre de prendre soin d'un plus petit, à tous de rester tranquilles et d'attendre encore, femmes asiatiques pâles et déterminées, femmes de tous pays, mêlées dans une même vague d'indignation. Les CRS voulaient les forcer à accélérer le pas tout en les canalisant vers les cars disposés en amont, sur le trottoir d'en face. Craignant que tout ce manège ne soit organisé pour faciliter la fuite de clandestins, quelques CRS tentèrent de contourner le groupe des mères et des marmots. C'est alors que quelqu'un lança quelque chose comme un appareil photo à un homme qui se tenait seul dans la rue, au plus près des CRS. Il se saisit de l'appareil et s'enfuit à toutes jambes. Une bousculade s'ensuivit au cours de laquelle plusieurs CRS s'embourbèrent dans le « potager urbain » qui, partant de la cour de l'immeuble, empiétait sur la moitié de la chaussée. La cour était maintenant pleine d'une foule hurlante alors que d'autres personnes arrivaient par derrière, descendant

l'imposant escalier de l'immeuble. Comme une bulle ne supportant plus sa pression interne, la foule finit par s'épancher sur le côté, descendant la rue, tournant le dos aux cars qui l'attendaient en amont. Les coups de matraque commencèrent à pleuvoir sur les femmes et les quelques hommes qui se trouvaient désormais au premier rang. Les enfants hurlaient, les badauds aussi, des fenêtres venaient des cris d'effroi. Les CRS réussirent à reformer un cordon un peu plus bas et repoussèrent les squatters avec des gestes qui semblaient dire : « Doucement, ce n'est rien, on ne vous veut pas de mal. » La foule des squatters se transforma bientôt en un cercle, grosse motte multicolore égayant le potager saccagé. Tout ce petit monde s'assit, protesta, affirma qu'il ne bougerait plus, que si contrôle d'identité il y avait, il se ferait ici même au vu de tous. Une partie des CRS s'engouffrèrent dans l'immeuble, on vit leurs têtes apparaître aux fenêtres : « Rien au premier ! » puis : « Deuxième étage vide ! » Ils tentèrent d'enlever les banderoles sous les huées et les rires, car si elles avaient été difficiles à fixer elles étaient aussi difficiles à enlever. En bas les CRS en cercle hésitèrent. Un car de police vint en renfort, sous les quolibets : des renforts pour contenir des femmes et des enfants ! Finalement les contrôles se firent en pleine rue. La porte fut close, des scellés furent apposés, les policiers restèrent sur les lieux, les CRS repartirent, tout le monde se dispersa.

Il était dix heures. Le soleil apparaissait au-dessus des immeubles.

Samedi 14 avril 2012, 14 h 30
Gentilly

L'ordinateur était resté allumé au milieu de la pièce. Tout doucement, comme s'ils avaient du mal à quitter les images qu'ils venaient de visionner, ils s'éloignèrent lentement de l'écran et chacun prit place sur un siège ou sur la moquette. Ils étaient une dizaine. C'est Leïla qui parla la première.

— Je suis bluffée, comment avez-vous fait pour prendre toutes ces images ?

— C'est tout con : Kevin et Alex squattaient les bureaux d'en face depuis une semaine, en toute discrétion. Ils étaient vides aussi, comme le squat « officiel » !

— Mais parfois c'est filmé de l'intérieur du squat !

— Oui, bien sûr. Que crois-tu qu'on fait passer à Ibrahim quand il part faire un cent mètres ?

Leïla et Mehmet se regardent, ils semblent hésiter sur qui est qui. Un tour de table s'impose. Il est tout ce qu'il y a de plus formel. Alex ouvre le feu en plaisantant :

— Je suis le plus vieux du groupe, le plus diplômé, le plus expérimenté, donc le plus irresponsable ! L'âme damnée, c'est moi.

Il parle de ses origines modestes, de ce que représentait pour ses parents avoir un fils ingénieur, des années de galère — « les plus belles années de ma vie » —, de sa rencontre avec Kevin « dont je n'ai jamais su s'il faisait prépa ou un BTS, ni même s'il a fini quoi que ce soit ».

Kevin se sent obligé d'enchaîner :

— Moi je viens d'une cité de Gennevilliers.

Il hésite...

— Ma mère y habite toujours, elle est infirmière, mes parents étaient communistes, j'ai grandi avec les chœurs de l'Armée rouge, Pif le chien et Rahan...

Il a un petit rire qui sonne bizarrement dans le silence qui a suivi son intervention : tous ceux qui le connaissent sont surpris de l'entendre parler de ses parents pour la première fois.

Arnaud est assis à la dure, les bras en cercle au-dessous des genoux, ce devrait être à lui de parler mais il est absorbé par la contemplation de ses chaussures. C'est Ibrahim qui prend la parole, il parle de lui mais aussi d'Arnaud, comme s'il voulait protéger le silence autistique de celui-ci.

— Je suis algérien, mi-berbère mi-arabe. Je me nourris de maths...

Il montre son torse en expirant pour le rendre plus squelettique...

— Arnaud aussi est un matheux, mais lui, ça lui profite !

Et en effet, le corps d'Arnaud fait masse à côté de celui, filiforme, d'Ibrahim.

— Tout ce que vous avez à savoir de lui c'est qu'il entretient une relation personnelle avec les théorèmes, les équations et tout ce qui peut présenter une difficulté logique. Quand il voit une conjecture, il lui tourne autour, lui tend des pièges, éprouve sa solidité, puis l'adopte, la cajole, essaie de la résoudre. Ça peut prendre des jours ou des mois, c'est selon. Puis un jour il vous présente ses conclusions et tout est ordonné, lumineux, simple. C'est un génie mais c'est moi qui aurai le premier la médaille Fields, parce qu'il faut avoir moins de quarante ans pour l'avoir et que lui, avec tous ses retours en arrière, à cent

ans il en sera encore à s'émerveiller de la puissance de l'invention du zéro !

Arnaud a levé la tête en souriant. Il intervient et le tour de présentation prend rapidement l'allure d'une discussion animée. Ignorant les multiples interruptions, les demandes d'explications et même les contradictions de son auditoire, Arnaud affirme avec force qu'il ne travaillera jamais, qu'à tout prendre la délinquance lui paraît une solution plus noble que le salariat, que depuis l'âge de treize ou quatorze ans il ne pense qu'à une chose : fuir cette société où il se sent nié, persécuté... Il parle des dégradations et des incendies de voitures comme étant des formes de révolte apparemment irraisonnées mais qu'il comprend parfaitement...

— Défendre cette violence, même si ce n'est pas la nôtre, c'est défendre le droit à la révolte, c'est y reconnaître le sursaut instinctif de l'animal captif qui se rue contre la cage...

— Moi, dit Leïla, je trouve que ce que dit Arnaud est très important. Surtout pour nous qui travaillons sur le terrain dans les banlieues. C'est votre critique du citoyennisme qui m'a ouvert les yeux : croire qu'on peut promouvoir des valeurs universelles — ne pas voler, ne pas dégrader les lieux publics, respecter les looks et les comportements des autres — dans une société qui méprise ces mêmes valeurs... Je me suis sentie libérée d'un grand poids le jour où j'ai admis que la société actuelle est fondamentalement malhonnête et que c'est par rapport à ça que je devais me déterminer. Peut-on servir honnêtement une société fondée sur la malhonnêteté ? Oui ! Est-ce que cela la rend plus honnête ? Non, cela ne fait que la rendre plus efficace dans la malhonnêteté. Les comportements civiques exigés des individus ne sont qu'une couche de cynisme supplémentaire...

— C'est pire que ça...

Leïla regarda Kevin en souriant puis reprit le cours de son discours.

— Oui, je sais que c'est bien pire que ça mais là où je voulais en venir c'est que nous, dans les cités, on a un sacré problème : les jeunes ne croient plus en rien, n'ont envie de rien et reçoivent tout discours citoyeniste comme une manière de les rendre responsables, de les culpabiliser, alors que l'injustice est partout et que personne ne fait rien pour que ça cesse. Quand ils s'intéressent à des problèmes concrets on leur dit qu'il faut patienter, que rien n'est parfait, que c'est à eux de se remuer. Nos familles sont complètement déstabilisées, à un point que vous n'imaginez pas : les parents ont des petits boulots ou sont au chômage et les jeunes ne peuvent rien attendre d'eux, ils trouvent dans la délinquance et la drogue tout ce que leurs parents ne peuvent leur offrir. Nous, les éduc, on en a marre de prêcher la bonne parole, d'essayer de « canaliser » leur violence. On aimerait mieux leur proposer un chemin où cette violence s'exprime une bonne fois pour toutes... mais pour le bien collectif évidemment.

— Mais le bien collectif ce n'est pas le bien des institutions ! La délinquance...

— Ferme-la Kevin ! Laisse-la parler, bordel !

Cette nouvelle interruption de Kevin n'altéra pas le calme et la détermination de Leïla qui semblait habituée à devoir vaincre ce genre de difficultés. Était-ce son maquillage discret mais très efficace, sa touche de khôl qui rendait son regard plus profond, sa voix envoûtante, ses mains délicatement manucurées qui accompagnaient et illustraient son discours ? Toujours est-il qu'il se dégageait de sa personne un magnétisme, une capacité de séduction, qui évoquaient irrésistiblement l'idée de force, de courant qui entraîne et submerge.

— Oui, je sais, je connais vos positions sur la drogue, la délinquance... Vous êtes pour la dépénalisation de toutes les drogues, la lutte anticarcérale... À ce propos, d'ailleurs, je voulais vous dire que vous n'êtes pas des autonomes comme les autres, vous êtes nos autonomes préférés !

À ces mots ils éclatèrent tous de rire, y compris Leïla car sa relation avec Alex était connue de tous et avait permis la rencontre des deux groupes.

— Oui, c'est vrai quoi ! Vous êtes bien plus tolérants, vous avez en quelque sorte plus de maturité. Vous ne correspondez pas aux clichés qu'on peut avoir sur vous, vous ne proposez pas des solutions universelles valables pour toute l'humanité, vous cherchez à bâtir votre propre autonomie mais vous reliez cela toujours au contrôle des finalités. Autrement dit ce n'est pas un objectif purement égoïste mais la volonté de ne jamais déléguer la responsabilité de l'impact de vos actes, de contrôler l'usage qui est fait du produit de votre travail comme de toute autre activité. Pour revenir sur le citoyennisme, les vrais citoyens c'est vous qui risquez votre liberté et votre bien-être pour venir en aide aux défavorisés alors que vous avez fait des études, vous avez des parents bobos, vous avez tout pour vous intégrer sans effort dans la société établie. Et cependant vous êtes des monstres, des fous, des terroristes pour la droite et des pestiférés pour la gauche. Vous n'avez ni alliés ni amis dans les organisations officielles, vous êtes idéologiquement ghettoisés comme nous le sommes géographiquement et socialement.

— Tu as tout compris ! Tu en sais plus sur nous que les RG ! C'est vrai qu'on n'est pas monolithiques mais, en gros, on ne croit ni en la lutte des classes, ni en l'intelligence du peuple, ni en la démocratie, ni en notre propre

système d'organisation : avec les gens tels qu'ils sont rien de tout cela n'est possible, et comme on ne peut pas attendre deux ou trois siècles de plus, on essaie de faire la révolution ici et maintenant, à notre échelle, en prenant des risques calculés...

Mehmet était plus que content : heureux ! Voilà des lustres qu'il n'avait plus connu une telle ambiance de décontraction, de gentillesse. Il avait l'impression qu'avec ces jeunes-là on pouvait tout dire et même plus : tout *penser*. Quel contraste avec ces maires, députés, conseillers généraux et chefs d'établissement qui le consultaient pour « connaître les réalités de la cité » mais qui seraient tombés de leur chaise s'il leur avait fait part de ses sentiments réels. En fait ils ne cherchaient pas à connaître la réalité mais uniquement ce qui pourrait faire consensus. Sa joie faisait plaisir à voir, lui qu'un mot, un simple mot, définissait mieux que tout autre : lui le *soucieux*, inquiet, préoccupé mais aussi toujours attentif, travailleur, studieux et sérieux dans ses engagements.

Dans son excitation il parlait d'une manière tellement désordonnée qu'on ne savait plus si c'était de son frère en prison qu'il parlait ou s'il ne faisait qu'évoquer une expérience liée à sa profession d'éducateur spécialisé. On sut qu'il n'était ni arabe ni kurde mais turc d'Anatolie, qu'il n'accordait aucune importance à cela, que la rue était son université, qu'il n'avait plus confiance dans quelque institution que ce soit pour les avoir fréquentées de très près, que seule la solidarité des plus pauvres pouvait encore l'émouvoir et le retenait de ne pas tout balancer et suivre le chemin de son frère... Il s'arrêta pour observer l'assistance comme on passe en revue un groupe d'élèves :

— Vous trouvez que je m'embrouille, hein ?

— Un peu, dit Alex, toujours pince-sans-rire, d'un ton exagérément suave.

— Et... qu'attendez-vous de nous ?

— Que vous utilisiez ces images. Vous pouvez par exemple vous adresser à TF1 et leur dire que s'ils ne les diffusent pas, demain vous les offrez à un tas de chaînes étrangères. Ce sera du meilleur effet en Afrique, tout comme en Angleterre ou en Allemagne, de voir des petits enfants noirs défiler les mains sur la tête devant les CRS français, surtout si l'on précise que ce sont des images censurées en France. À eux de les diffuser en premier s'ils veulent désamorcer l'effet. Vous pouvez même vous faire de la thune si vous êtes convaincants et déterminés !

— Mais c'est du chantage !

— Oui, bien sûr, mais on est bien d'accord que c'est TF1 et que vous aurez en face de vous des collabos aguerris. C'est pourquoi il faut demander un entretien avec le directeur de l'info et pas avec des sous-fifres. L'idée c'est de leur imposer nos images et en plus de les taxer le plus fort possible : 20 000 ou 30 000 euros. Il faut qu'ils soient persuadés qu'on les dénoncera en se faisant passer pour des mecs de droite pour ne pas avoir su traiter une information potentiellement préjudiciable à la France, à l'ordre établi... Il faut qu'ils se sentent obligés de prendre l'info. Après ils feront toutes les vérifications qu'ils voudront auprès des flics...

Un silence s'établit au cours duquel on entendit Mehmet se racler la gorge.

— Je répète la question de Leïla : pourquoi nous ?

— Parce que c'est un premier pas qu'on pourrait faire ensemble. On connaît certains d'entre vous depuis longtemps, on vous aime bien, vous êtes tous ou presque tous des éducateurs dans les cités, vous pouvez faire ça à visage

découvert sachant qu'on est derrière pour aller plus loin s'il le faut. Je me fais comprendre ?

Mehmet fixait Kevin, l'insistance de son regard avait valeur de réponse. Enfin il se décida à parler, d'une voix calme, comme qui pèse ses mots.

— Vous ressentez les choses comme nous. Vous n'êtes pas issus de l'immigration et pourtant vous risquez votre liberté pour défendre les sans-papiers. Il y a quelque temps vous repreniez dans un de vos textes la fameuse phrase : « La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde » et vous écriviez : « Pourquoi pas si c'est ce qu'il faut pour nous rendre meilleurs ! » J'ai trouvé ça très fort. J'aimerais bien aller plus loin avec vous.

Un silence s'installa pendant lequel Arnaud en profita pour proposer un joint à la ronde. Il alluma le sien, en tira une large bouffée, puis se décida à parler :

— Je retiens qu'on est tous d'accord pour agir ensemble, alors mis à part l'utilisation des images du délogement, voici ce qu'on va faire, tous ensemble, dans une même action, si vous êtes d'accord. Il faudra être très nombreux, près de deux cents. Voici comment ça va se passer...

Il parlait, tirait sur son joint, regardait le plafond ; à l'écouter, on aurait pu penser à un metteur en scène racontant son prochain film. Tout y était : il distribuait les rôles — « toi je te verrais bien faire ça... » —, la justesse psychologique de ses choix ajoutait au réalisme de la narration, il était capable de s'arrêter pour préciser quelle devait être la place de chacun à chaque phase de l'action, ce qu'il avait fait avant et ce qu'il devait désormais entreprendre : un arrêt sur image avant que le scénario ne reprenne son cours. Parfois il faisait des gros plans sur le matériel utilisé, ou des flash-back sur un détail qui avait paru d'abord insignifiant et qui prenait

soudain toute son importance. L'assistance était subjuguée, époustouflée par tant de maîtrise, la précision du récit semblait indiquer qu'il avait ruminé l'action pendant de longues heures.

— Bravo ! D'où tu sors tout ça ?

— C'est notre stratège !

Alex entourait Arnaud de son bras ; celui-ci paraissait indifférent, perdu de nouveau dans ses pensées.

— Là nous allons pouvoir impliquer les adultes des cités, ils vont retrouver un statut de héros en apportant des vivres et bien d'autres choses à leur famille et à toute la cité. Viendra le moment où il faudra aussi s'occuper des jeunes, les débarrasser des caïds et leur donner de nouvelles perspectives. Je compte sur notre Clausewitz pour nous donner des idées.

Il disait cela en tapant doucement sur le dos d'Arnaud, qui continuait à planer.

Samedi 1^{er} septembre 2012
Stade de Charléty

Voilà plus de trois ans que le pays vit avec la crise. On dirait qu'il a fini par s'y adapter, toujours avec son « génie propre » : système D, individualisme, « les emplois aux Français », rafles intensives contre les immigrés clandestins ; ne manque que le marché noir. L'économie nationale ressemble à une vieille guimbarde qui démarre, vrombit, puis toussote, broute, finit par caler pour redémarrer à nouveau. Y a-t-il encore des résidus toxiques dans le moteur ou bien est-ce la machine elle-même qui est à bout de souffle ? Les autorités ne cessent d'encourager la consommation, la patience, la modération salariale. C'est comme si elles disaient : « Ayez confiance, la machine va redémarrer, poussez, poussez tous ensemble ! » sauf que, confortablement installés sur la machine, il est difficile d'occulter que ni le maître, ni son chauffeur, ni ses valets ne sont tenus de pousser.

Dans ce marasme, une petite lueur d'espoir : un groupe d'illuminés a décidé de fédérer toutes les associations qui ne renoncent pas à la solidarité. Curieusement, ils ont choisi un temple historique du capitalisme sportif pour tenir leur forum : le stade de Charléty. Le bide est manifeste car les travées sont vides et une petite foule se presse sur la pelouse, rendue à l'état de gadoue.

« Un temps de chien », songea Émilie. Elle était là sur les conseils de sa copine Leïla, son guide, son mentor, son plus ferme soutien, celle dont les tuyaux sur l'under-

ground social valaient de l'or. Leur collaboration avait permis à son *Journal de Jacques* de démarrer et d'acquiescer une certaine notoriété comme support de référence dans les banlieues. Ces bons débuts lui avaient donné de l'assurance et cela était visible aussi dans sa tenue, son allure générale : tailleur sobre, élégant, fonctionnel, dont la sévérité était cependant contrebalancée par l'énormité des créoles, ces anneaux dorés qui contrastaient si fort avec la finesse de son petit visage.

Pendant toute la journée le stade lui était apparu comme une immense coquille Saint-Jacques sous un ciel nacré, mais là le crachin se faisait de plus en plus dense, il s'abattait en « olas » larges et lentes sur la foule, une foule au demeurant bien clairesemée et un peu ridicule dans cette immensité. Il y avait là tout un catalogue de syndicats, d'associations, de coopératives, qui allait des défenseurs des mal logés, des femmes battues, de l'enfance maltraitée, jusqu'aux tenants d'une économie basée sur le troc, d'une agriculture non productiviste, de banques du peuple, de végétariens ou d'espérantistes. Pas de stands : de simples gaules où flottaient des fanions servaient de signe de reconnaissance et de ralliement. La pluie commençait à tomber dru que certains continuaient quand même à se tenir droits au milieu du stade, appuyés à leurs piquets comme des bergers stoïques dans la brume.

Ils avaient voté avec leurs pieds, se déplaçant dans la gadoue pour aller à droite ou à gauche selon leur vote : pour chaque proposition, les « pour » devaient aller à droite, les « contre » à gauche. Rares étaient ceux qui restaient au milieu. Émilie ne comprenait pas très bien les enjeux et se demandait ce qu'elle mettrait dans son article lorsqu'une voix se fit entendre dans les haut-parleurs qui semblait résumer la situation :

— Nous n'avons pu nous mettre d'accord sur rien, ou presque rien. Nous ne devons pas nous en attrister, si nos différences ne nous ont pas empêchés de nous unir, désormais elles ne pourront pas non plus nous séparer. C'est comme si nous les avions acceptées aujourd'hui une fois pour toutes. Nous n'avons pas de programme ? Eh bien nous devons en être fiers ! Nous avons montré que nous sommes capables de faire tourner des ateliers, des centres de soins, des écoles, des coopératives agricoles... Nous ne dédaignons pas le réel, loin de là, mais un programme ! Pour quoi faire ? Pour satisfaire ceux qui veulent nous comparer avec l'existant qui ne laisse aucune place à la liberté, à l'autonomie, au contrôle direct des citoyens sur leur alimentation, leur habitat, l'énergie qu'ils consomment ? Non, nous voulons être pleinement nous-mêmes et ça, c'est tout un programme ! Nous sommes d'accord, paradoxalement, sur l'essentiel : ne pas refuser l'utopie, œuvrer pour une collectivité débarrassée de la violence des échanges marchands. Nous visons la gratuité absolue, rien que ça. Ça vaut bien un programme. Quelqu'un a dit tout à l'heure : « Nous sommes comme des Indiens dans la ville. » Ça me va très bien : des Indiens décidés à ne pas s'intégrer. Ce qui nous réunit aussi, c'est que chacun a connu ses batailles dans la solitude et l'indifférence générale : quel que soit notre angle d'attaque, défense de la cause animale, écologie, droit au logement, défense des sans-papiers, nous avons tous constaté que les malheurs que nous combattons n'étaient pas dus à la fatalité mais bien *produits* par le système qui nous gouverne, ils sont consubstantiels à la recherche du profit, à l'atomisation des désirs et des volontés, à l'opacité bien entretenue des superstructures. Là où le cynisme est rendu possible nous l'avons vu éclore. C'est pourquoi nous ne comptons que sur nous-

mêmes. Si je devais définir en un mot ce qui nous caractérise, je dirais que nous sommes solidaires. Notre programme ? Continuer à être solidaires...

— Qui est-ce ? demanda Émilie.

— C'est Traoré, il vient tout juste d'être nommé porte-parole de la Coordination. Il parle bien, hein ?

— Il dirige la Coordination ?

— Non, personne ne dirige la Coordination. Il a juste le pouvoir de la représenter. Le ministre de la Parole en quelque sorte !

— Vous croyez qu'il accepterait d'être interviewé ?

— Oh, pas aujourd'hui. C'est pour quel média ?

— C'est pour *Le Journal de Jacques*... on vient de le lancer avec des copains.

— Connais pas. Laisse passer quelque temps, je suis sûr qu'il te recevra.

Lundi 3 septembre 2012, 7 h 30
Station Massy-Palaiseau, RER B direction Paris
2^e voiture de tête

C'est devenu un personnage, tout le monde l'appelle Moussa, le grand noir à la valise en bois. Il est surtout apprécié parce qu'il ne demande rien, il ne fait pas la manche. Ce matin, il s'est dirigé comme d'habitude vers la porte de communication entre les rames, s'est assis et a commencé immédiatement son laïus :

« Tous ces suicides au boulot ça ne vous fait pas peur, vous ? Moi je ne risque pas de me suicider sur mon lieu de travail : je n'en ai pas ! Je me demande s'il n'y a pas plus de suicidés qui travaillent que de suicidés chômeurs. Pour votre santé mentale, faites-vous virer ! Je rigole mais je me demande vraiment si la tension n'est pas plus forte lorsqu'on craint de perdre son emploi que lorsqu'on l'a effectivement perdu. En tout cas je comprends ce qui leur arrive : le stress, l'angoisse, l'impression qu'on n'y arrivera jamais, la culpabilité. "Et si j'étais un peu moins con aussi ! Je n'ai jamais su me défendre." "Je suis trop ceci, trop cela..." "Ce n'est pas le système qui est délirant, injuste, grand-guignolesque, c'est moi qui ne sais pas m'y adapter." Et voilà, ils ont gagné ! Ils ont réussi à ce que notre agressivité soit tournée vers l'intérieur. On dirait qu'il est plus facile de se suicider que de dénoncer la violence dont on a été victime. Reste les médocs mais les médocs, moi, je n'y touche pas, c'est encore un moyen de maintenir la violence dans ce même sens. En plus je tiens à avoir les idées claires, déjà que

la déprime vous installe une paire de lunettes déformantes qui vous empêche de voir plus loin que le nombril, si en plus on prend des médocs, on est dans la ouate, autant se flinguer tout de suite. Tous ces gens qui se suicident ! Moi je me dis souvent : “Putain, pourquoi ils ne butent pas leur patron d’abord ? Au moins un chef de service ! À défaut, qu’ils mettent un laxatif dans la tambouille des chefs !” Le nouveau management est une arme de destruction massive efficace et silencieuse. Mais attendez que ça change, attendez qu’il y ait des émeutes, des insurrections, des révoltes avec “débordement des services d’ordre” comme ils disent. Je ne suis pas toubib ni agitateur professionnel mais je peux vous dire que là, il n’y aura plus de suicides au boulot. À croire que le “déferlement de violence aveugle” est ce qu’il faut pour donner de l’espoir aux gens. Comme si leur culpabilité rentrée engendrait un formidable chaos dans leur cœur. Moi je dis aux saints martyrs de la mondialisation : “Ne vous suicidez pas, attendez encore un peu, le feu d’artifice n’a pas encore commencé.” Et puis je vais vous dire, qu’est-ce que c’est que l’emploi ? Ne confondez pas emploi et activité : vous pouvez être actifs dans votre jardin, devant votre ordinateur, dans des assos, avec des copains... L’emploi, c’est différent, il faut entrer dans un moule, supporter la hiérarchie, les cadences, les objectifs, la crainte de tout perdre... Il faut entrer dans le “nouveau management”, autrement dit donner aux autres les moyens de vous terroriser. Moi j’ai perdu mon boulot mais je m’en sors. D’ailleurs je suis avec vous tous les lundis à la même heure, la preuve que je suis actif.

Allez bye, ne désespérez jamais ! »

Samedi 6 octobre 2012, 15 h 30
Villemomble

— Tu veux faire un papier vivant, intéressant ? T'as qu'à te pointer au centre commercial à quinze heures précises et noter tout ce que tu vois. Ne prends pas de photos surtout, ce serait mal vu.

Voilà ce que lui avait dit Leïla. Émilie était terriblement déçue : c'était donc pour voir cette minable manifestation qu'elle était venue de l'autre bout de Paris ? Un tout petit cortège brandissant des banderoles de soutien au Plan d'urgence. Le fameux P. U. Quelques badauds, quelques flics qui protégeaient le centre commercial, massés à droite et à gauche de la grande entrée, réalisant des contrôles visuels sur tout ce qui entrait dans le « mall » si bien nommé.

En face, une petite centaine de manifestants dont certains criaient des slogans anticapitalistes et d'autres brandissaient des banderoles de la CGT : « Revalorisation des salaires », « Plan alimentaire immédiat », « Le SMIC à 1 500 euros », « Les Français ont faim ! »... Un petit bonhomme maigre et sec passa près d'elle. Il lui sembla entendre qu'il disait, avec un accent étranger : « Et nous, on ne mange pas ? » Il se percha sur une borne, en plein milieu de l'esplanade qui marquait l'entrée du complexe commercial, sortit un sifflet de sa poche et se mit à siffler comme un fou. Tous les yeux étaient rivés sur lui, son sifflet à tambour produisait des sons qui, sous ce ciel d'octobre chargé de tristesse,

semblaient rappeler que la tragédie est aussi de ce monde.

Soudain, surgissant des quatre coins du parking, des ombres bondissantes apparaissent en pleine lumière, au beau milieu de l'esplanade. Cagoulés, casqués, ces fauves attaquent directement les policiers au cocktail Molotov ! La charge est d'une violence et d'une rapidité inouïes. Les rangs de policiers se disloquent, certains fuient au-delà même de la zone commerciale, quelques malheureux se reprennent et font volte-face, ils sont bousculés, submergés, massacrés par la masse noire des assaillants. Le héron malingre est toujours sur sa borne et continue de scander ses coups de sifflet.

« Il faut que je note mentalement tout ce que je vois », se dit la jeune fille qui s'est rapprochée des banderoles.

— Ce sont des autonomes, restez à l'écart !

Qui a dit ça ? S'adressait-on à elle ? Un policier est à terre et continue de recevoir des coups. Les autres n'essaient pas de le secourir mais se protègent, bien groupés derrière leurs boucliers, et lancent des grenades lacrymogènes qui atterrissent un peu n'importe où. Ce qui fait mal à voir c'est que les autonomes ne se contentent pas de leur avantage, ils continuent d'aller vers le feu, ils attaquent la masse compacte des boucliers, on a dès lors l'impression terrifiante d'assister à une lutte à mort. Un vigile apparaît, un grand noir au visage en bouillie, que l'on ne reconnaît qu'à son uniforme, soutenu par deux cagoulés qui le jettent sur l'esplanade et le rouent de coups. On voit tourner les battes de base-ball et chaque fois qu'elles s'abattent, un petit cri. Les rangs des policiers sont maintenant complètement disloqués. Les autonomes ont lancé des fumigènes, le rideau de fumée forme un V convergeant vers l'entrée du centre commercial. Une femme de type maghrébin se plante

au milieu de l'entrée et, s'adressant aux badauds tassés derrière les banderoles, leur lance :

— Vous avez des enfants ? Si vous voulez leur donner à manger, c'est là !

Elle montre l'entrée du supermarché.

— Ce n'est pas là !

Elle montre le groupe aux banderoles.

Une nuée de filles de banlieue apparaît. Impressionnantes de silence et de détermination, elles s'en prennent à dix contre un aux flics isolés, les dépouillant de leurs casques, matraques, boucliers, elles vont jusqu'à les dévêtir de leurs gilets pare-balles et ceintures de grenades lacrymogènes. Les Taser et les Flash-ball sont brandis avec des cris de victoire. Les pistolets subtilisés avec discrétion.

Émilie voit un flic qui se traîne à quatre pattes, harcelé par les loubardes, il semble que des bulles de sang sortent de sa bouche. Elles l'abandonnent adossé à un arbre, à demi nu.

Le héron a cessé de siffler, il est descendu de son perchoir, le téléphone portable collé à l'oreille on l'entend qui dit :

— C'est ok, tu peux lâcher la meute. Rappelle-leur les consignes : les mamans d'abord.

La jeune fille s'introduit dans le hall du centre commercial au moment où une colonne de voitures arrive sur les parkings. Armées de sacs, de caddies, de cagettes vides, des familles entières partent à l'assaut du supermarché. Beaucoup n'ont pas pris la peine de se garer, les voitures sont là, au milieu des parkings, les portières ouvertes, attendant d'être chargées. Des cris, des courses, la foule qui s'engouffre dans le magasin où luisent, fraîchement peints, les A entourés d'un cercle.

Elle voit un grand blond massif qui sourit au milieu de l'entrée. D'après ses vêtements il lui semble recon-

naître celui-là même qui a projeté le premier cocktail Molotov. Comme il la regarde avec sympathie, elle ose l'interroger :

— Ne croyez-vous pas... Toute cette violence... Est-ce que du point de vue politique...

— Moi c'est Arnaud !

— Moi c'est Émilie.

— Viens, je t'offre un café gratuit.

Il lui tourne déjà le dos. Émilie le suit avec des gestes d'automate.

Aux éditions le Flibustier

Les inédits

Le Monde est plein de frites et de télévisions aquatiques

Électrophone

La Cendre et les étoiles

Chronique d'une révolution sociale

Cédric Rampeau

Les rééditions

Le Suffrage universel

et le problème de la souveraineté du peuple

Paul Brousse

Les Bandits tragiques

Victor Méric

L'État, son rôle historique

Pierre Kropotkine

L'Action directe suivi de Le Sabotage

Émile Pouget

Les Lois scélérates de 1893-1894

Francis de Pressensé, un juriste & Émile Pouget

Pour en savoir plus, retrouvez-nous sur

<http://editionsleflibustier.free.fr>

editionsleflibustier@free.fr